

jusqu'à ce point. Dira-t-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les Pyrrhoniens, et la raison confond les Dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité¹. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre², et que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions, de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point, où tous tendent³ continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieillards⁴, jeunes ; forts, faibles ; savants,

1. La première phrase de cet alinéa : « *Voilà ce qu'est l'homme, etc.* » et le commencement de la deuxième : « *Considérons-le maintenant, etc.* » sont des additions de P. R. Le texte primitif reprend à « *Tous les hommes désirent* (dans l'éd. F., *recherchent*), etc.

2. « *Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre, etc.* » ; F. : « *Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres, etc.* » La correction de P. R. était nécessaire. Pascal ayant ajouté : « ... ce même désir qui est dans tous les deux... »

3. ... ce point où tous *tendent*. » ; F. : où tous *visent*. »

4. « ... *vieillards*... » ; F. : « ... *vieux*... » Cette substitution admise, P. R. aurait dû remplacer *jeunes* par *jeunes gens*.

ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous temps, de tous âges, et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle, et si uniforme devrait bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est de là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe ¹, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange ², qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de l'homme, astres, éléments, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices, crimes, etc. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison ³ et à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les

1. « ... l'espérance nous pipe... » ; F. : « ... l'expérience, etc. » « qui en est le comble éternel » ; F. : « qui en est un comble éternel. » Cette altération est vivement critiquée par H., qui va jusqu'à trouver qu'elle rend la pensée à peine intelligible (?)

2. « C'est une chose étrange, etc. » Dans F., ce passage commence ainsi : « Lui seul (le passage précédent finit par Dieu) est son véritable bien, et depuis qu'il l'a quitté c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place, astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste, etc. »

3. « ... toute contraire qu'elle est à la raison, etc. » ; F. : « quoique si contraire qu'elle est à Dieu, à la raison, etc. »

voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes, et ceux qu'on appelle Philosophes¹ n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, et où tous doivent avoir part², ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris³, mais ils ne l'ont pu trouver; et au lieu d'un bien solide et effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien; on ne les croit pas; et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule⁴ et de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, et de plus faux que tous leurs raisonnements?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que puisque le désir de la gloire fait bien faire quel-

1. « ... et ceux qu'on appelle Philosophes n'ont fait effectivement que, etc. »; F.: « ... et les philosophes n'ont fait autre chose que, etc. »

2. « ... et où tous doivent avoir part, addition de P. R.

3. « Ils l'ont compris, etc. » Cette fin d'al. est une addition de P. R.

4. « Car qu'y a-t-il de plus ridicule, etc. », addition de P. R.

que chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux que la santé ne peut imiter.

¶ La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les unes ont voulu renoncer aux passions, et devenir Dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes¹. Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres ; et la raison demeure toujours qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent : et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme² par lui-même et par ses propres efforts à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le Pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère³. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables et de certitude⁴ et de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir, d'où nous sommes tombés.

¶ Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu ? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

1. « ... et devenir bêtes » ; F. : ... bêtes *brutes* (*Des Barreaux*). » On connaît cet épicurien célèbre.

2. « *Voilà ce que peut l'homme, etc.* » Cette première phrase est une addition de P. R., nécessaire comme transition.

3. « ... et ne trouvons que misère, etc. » ; F. ajoute : « ... et mort... »

4. « ... et sommes incapables *et* de certitude *et* de, etc. » ; F. : « ... et sommes incapables *ni* de certitude *ni* de, etc. Correction indispensable.

¶ L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes¹ d'un état heureux, dont il est déchu, et qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des Philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion². Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, et sa grandeur se conclut de sa misère. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont tirée de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres, pour conclure la misère; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut: et les autres au contraire ils se sont élevés les uns sur les autres³ par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière ils découvrent de plus en plus⁴ en l'homme de la misère et de la grandeur. En un mot l'homme connaît qu'il est misérable.

1. « ... et sent-en lui des restes, etc. »; F. : « ... et tombé de son vrai lieu, sans le pouvoir retrouver.. » En place de ce dernier mot, l'éd. H. donne « recouvrer. »

2. Le commencement de cet al., jusqu'à « Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur », est une addition de P. R., qui résume les passages qui précèdent.

3. « ... ils se sont élevés les uns sur les autres, etc. »; F. : « ils se sont portés, etc. »

4. « ... ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur... »; F. : « ... ils trouvent et grandeur et misère... »

Il est donc misérable, puisqu'il le connaît ¹ ; mais il est bien grand, puisqu'il connaît qu'il est misérable.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? ² Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, amas d'incertitude ; gloire, et rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

1. « Il est donc misérable, puisqu'il le connaît... » ; F. : « ... puisqu'il l'est... »

2. « ... Quel sujet de contradiction ? » ; F. ajoute : « Quel prodige ? » A la suite : « amas d'incertitude » ; F. : « cloaque d'incertitude et d'erreur. » Ce changement de mots est un des grands griefs de Cousin et de H. contre P. R.

XXII

Connaissance générale de l'homme.

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de lui, et tout ce qui est au dessous, afin de reconnaître ses justes bornes ¹.

Qu'il ne s'arrête donc ² pas à regarder simplement les objets qui l'entourent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle, pour éclairer l'univers. Que la terre lui paraisse comme un point ³ au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que

1. Il fallait un commencement à ce chapitre, dont le début est biffé dans l'original. Aussi P. R. a-t-il ajouté cet al. Telle est du moins l'opinion de F. ; Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 2^e éd., t. III, p. 354) pense que la phrase est bien de Pascal.

2. « *Qu'il ne s'arrête donc pas, etc.* » Addition de P. R., nécessité par l'al. qui précède. On rentre dans le texte primitif aux mots « *qu'il contemple, etc.* » ; F. : « *que l'homme contemple donc, etc.* » Le même texte ajoute : « *qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent.* »

3. « ... que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. » *Au prix* veut dire ici *en comparaison de.*

l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde¹ n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces². Nous avons beau enfler nos conceptions³ nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie⁴, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles⁵ de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paraîtra ce petit cachot⁶, où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les Royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre⁷? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus

1. « Tout ce que nous voyons du monde... » ; F. : « Tout ce monde visible... »

2. « nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces » ; F. : « nulle idée n'en approche. »

3. « nous avons beau enfler nos conceptions. » ; F ajoute : « ... au delà des espaces imaginables. »

4. « c'est une sphère infinie, etc. » On trouvera dans H. (t. I, p. 17) une savante dissertation sur les origines de cette comparaison célèbre.

5. « Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles, etc. » ; F. : « Enfin, c'est le plus grand caractère, etc. »

6. « ... et que de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, etc. » ; F. : « ... et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, etc. »

7. « qui le peut comprendre? » Addition de P. R.

petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces, et ses conceptions; et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être, que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir¹ de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible². Qu'il y voie une infinité de mondes³, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres le même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse⁴ où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute, de

1. «... mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de, etc.» ; F. : l'immensité qu'on peut concevoir de, etc.»

2. «... cet atome imperceptible.» ; F. : « ce raccourci d'atome.» Cousin (*Des Pensées*, etc.) avait pris dans une des copies « ce raccourci d'abîme ». L'éd. F. a rétabli la vraie leçon.

3. «... une infinité de mondes.» ; F. : «... d'univers.» H. reconnaît que la correction de P. R. était nécessaire, attendu qu'il n'y a proprement qu'un univers.

4. «... à l'égard de la dernière petitesse, etc.» ; F. : «... à l'égard du néant, etc.»

se voir comme suspendu¹ dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné². Il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant³ d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir⁴ quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire⁵.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur, et

1. «... s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que, etc.» ; F. : «... s'effraiera de soi-même et se considérant soutenu dans la masse que, etc.»

2. «... dont il est également éloigné.» Addition de P. R.

3. «... et son être n'est pas moins distant du néant, etc.» ; F. : «... également incapable de voir le néant, etc.»

4. «... et tout ce qu'elle (l'intelligence) peut faire est d'apercevoir, etc.» ; F. : « que fera-t-il (l'homme) sinon d'apercevoir, etc.»

5. «... nul autre ne le peut, etc.» ; F. : «... tout autre ne le peut, etc.»

trop de brièveté¹ obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonnances déplaisent². Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions³; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous, comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connaissances⁴ en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste⁵, toujours incertains et

1. Après «... trop de longueur et trop de brièveté », il y a dans le texte primitif : « *trop de vérité nous étonne : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous.* »

2. Après : « trop de consonnances déplaisent », le texte primitif ajoute : « *dans la musique ; et trop de bienfaits irritent : nous voulons avoir de quoi surpayer la dette : Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse ; ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur* (Tacite). »

3. « *Trop et trop peu de nourriture troublent ses actions* », addition de P. R., à moins qu'on n'y voie un arrangement de cette pensée qu'on trouve plus loin dans l'éd. F. : « *Trop et trop peu de vin ; ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité ; donnez-lui en trop, de même.* » Un peu plus loin, le mot « *l'abêtissent* » est également de P. R. Dans F. il y a un point après « *trop et trop peu d'instruction.* »

4. « *C'est ce qui resserre nos connaissances... incapables de savoir tout, etc.* » ; F. : « *C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument.* »

5. « *Nous sommes sur un milieu, etc.* » La fin de ce passage a été très modifiée par P. R. Voici le texte F. : « *Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir ; il branle et nous quitte, et si nous le suivons, il échappe*

flottants entre l'ignorance et la connaissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle, et échappe nos prises; il se dérobe, et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

à nos prises, *nous glisse* et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête *pour nous*. C'est *l'état qui nous est naturel*, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir *de trouver une assiette ferme et une dernière base constante* pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre *fondement* craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine¹ et entière que la raison, les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire. Ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance. Et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants : tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend contents²; à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble³ de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands⁴, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

1. « ... d'une satisfaction *beaucoup plus pleine*, etc. »; F. : *bien autrement pleine*, etc. »

2. « ... mais elle les rend *contents*, etc. » D'après F., ce dernier mot a été substitué par Arnauld au mot *heureux*.

3. « ... L'une les *comble*, etc. »; F. : « ... L'une les *couvrant* de gloire, l'autre de, etc. »

4. « ... aux ouvrages, aux grands... »; F. ajoute : « *aux lois* » A la suite : « ... sinon *l'opinion*, etc. »; F. : « ... sinon cette *faculté imaginative*, etc. » Dans ce chapitre le mot *opinion* (*fantaisie et opinion dans un al.*) a été substitué par P. R. au mot *imagination*. Cela lui a été vivement reproché par Cousin et H. Ce dernier suppose que Nicole est l'auteur de la correction « ne voulant pas sans doute reconnaître qu'il y eût dans les facultés mêmes de notre esprit une cause d'erreur. » Ce qui n'empêche pas Nicole d'avoir composé, c'est H. qui le rappelle, un traité *du Prisme, ou que les différentes dispositions font juger différemment les objets*. L'altération de la pensée de Pascal, par la substitution d'un mot à l'autre, est réelle. Tout au plus pourrait-on alléguer que P. R. a entendu par *opinion* la manière de voir propre à chaque esprit et le résultat du travail de l'imagination. Le fait d'avoir accolé ensemble *opinion* et *fantaisie* aiderait, à la rigueur, à cette interprétation. Admettons toutefois que la correction de P. R. ait été malheureuse : Pascal n'a-t-il pas préparé cette confusion par le renvoi qu'il a fait au livre italien : « *Della OPINIONE*, etc. »

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal s'il y en a.

¶ On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élevation du Pôle renversent toute la Jurisprudence. Un Méridien décide¹ de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne² ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà.

¶ L'art de bouleverser³ les États est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour y faire remarquer⁴ le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille⁵ à ces discours ; il secoue le joug dès qu'il le reconnaît ; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais, par un défaut contraire, les hommes croient

1. « Un méridien décide, etc. » D'après F., ce passage, doit être lu ainsi : « Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent, etc. » L'éditeur de 1783, le P. André, avait pressenti cette ponctuation. »

2. « ... ou une montagne », addition de P. R.

3. « L'art de bouleverser, etc. » ; F. : « L'art de *fronder*, bouleverser, etc. »

4. « ... pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice » ; F. : « pour *marquer* leur défaut de justice. »

5. « ... le peuple prête l'oreille, etc. » ; F. ajoute : « *aisément* ».

que ceux qui méprisent le plus les hommes et qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison¹, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

¶ L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue ; parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien².

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever, non de l'espace et de la durée³. Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale.

¶ Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre.

¶ Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime ; car

1. « ... leur nature, qui est plus forte que toute leur raison... »
F. : « ... plus forte que tout. »

2. P. R. a trouvé ce passage achevé dans le texte primitif : aussi s'est-il gardé de le modifier. Reste que, selon H., il l'a mal ponctué. D'après lui, il faudrait lire *in f.* « ... parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. » ; H. trouve que cette courte phrase qui termine le passage est tout à fait dans la manière de Pascal. Soit : mais n'y a-t-il pas une grande éloquence aussi dans cette répétition en un même membre de phrase : « ... et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

3. « ... non de l'espace et de la durée. » ; F. ajoute : « que nous ne saurions remplir. »

il a en lui une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise ; parce que cette capacité est vide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse ; qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connaître la vérité, et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité ou constante ou satisfaisante. Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt et dégagé de passions pour la suivre où il la trouvera ; et sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions, je voudrais qu'il haïsse en soi la concupiscence qui la détermine d'elle-même, afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

XXIV

Vanité de l'homme.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détachons plutôt de nous pour les y joindre ; et nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre. Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.

¶ La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

¶ L'orgueil contrepèse toutes nos misères. Car, ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître.

¶ L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie pourvu qu'on en parle.

¶ La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton¹, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs. Et les philosophes mêmes en veulent. Ceux

1. « ... un marmiton... » ; F. « ... un cuisinier... »

qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront¹ l'auront aussi.

¶ Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

¶ Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

¶ La chose la plus importante à la vie c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence². Ces mots nous émeuvent: on ne pêche que dans l'application: et la force de la coutume est si grande³, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme

1 « .. et peut-être que, ceux qui le liront... » Là s'arrête le texte primitif.

2. « .. et l'on hait l'imprudence... »; F.: « ... la folie... »

3 « ... et la force de la coutume est si grande, etc. »; F.: « ... tant est grande la force de la coutume que de ceux que la nature n'a fait qu'hommes ont fait toutes les conditions des hommes, car des pays sont tous de maçons, etc. »

dans son instinct, malgré toute la coutume bonne ou mauvaise.

¶ La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyagerait pas sur la mer¹ pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir² jamais avec personne.

¶ On ne se soucie pas d'être estimé³ dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

¶ Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

¶ Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter⁴; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient: et si vains, que nous songeons⁵ à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui

1. « ... on ne voyagerait pas sur la mer, etc. » Ces mots sont précédés dans le texte primitif d'un « autrement » qui jette quelque obscurité.

2. « ... sans espérance de s'en entretenir »; F.: « d'en jamais communiquer. »

3. « ... on ne se soucie pas d'être estimé, etc. »; F.: « Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé... »

4. « ... nous anticipons l'avenir comme trop lent et comme pour le hâter »; F.: « ... comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours. » On dirait maintenant: nous anticipons sur...

5. « ... si vains que nous songeons à ceux qui ne sont point et laissons échapper, etc. »; F.: « ... que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien et échappons, etc. »

ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but¹. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet². Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais³ ; si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

¶ Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. Et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

¶ Cromwel allait ravager toute la Chrétienté : la famille Royale était perdue, et la sienne à jamais puissante ; sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre, Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier qui n'était rien ailleurs⁴, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le Roi rétabli.

1. « Le présent n'est jamais notre *but*... » ; F. : « ... notre *fin*... »

2. « ... le seul avenir est notre *objet*... » ; F. : « ... notre *fin*... »

3. « ... il est *indubitable* que nous ne le serons jamais » ; F. : « ... il est *inévitabile* que nous ne le soyons jamais. »

4. « ... mais ce petit gravier *qui n'était rien ailleurs*, etc. » ; F. : « ... mais ce petit gravier *s'étant mis là*, il est mort, sa famille abaissée, *tout en paix* et le roi rétabli. »

Faiblesse de l'homme.

Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition; non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure, et par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde¹; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

¶ La faiblesse de la raison de l'homme² paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent.

¶ Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on³ est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez⁴ si on

1. « ... Il est bon qu'il y ait *beaucoup* de ces gens-là au monde, afin de, etc. »; F.: « ... *mais* il est bon qu'il y ait *tant* de ces gens-là au monde *qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire des pyrrhoniens*, afin de, etc. »

2. « La faiblesse *de la raison* de l'homme, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

3. « .. *Si on est trop vieux*, etc. » Même observation.

4. « ... Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, etc. » D'après H., tous les éditeurs ont altéré cette *pensée* par une mauvaise ponctuation. Suivant lui, il doit y avoir après « *si on n'y songe pas assez* » plusieurs points, et Pascal aurait sous-entendu : « *On ne saisit pas, on ne pénètre pas...* » D'après la ponctuation adoptée, le sens serait que l'on s'entête d'une chose *si on n'y songe pas assez*. Il y a effectivement là quelque chose de choquant.

y songe trop, on s'entête¹, et l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop longtemps après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible², qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loins, trop hauts, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale qui l'assignera ?

¶ Cette maîtresse d'erreur³ que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours. Car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres⁴ ; ses fous et ses sages : et rien ne nous dépote davantage que de voir qu'elle remplit

1. « ... on s'entête, » ; F. ajoute : « on s'en coiffe. » (Cousin écrit *s'en-coiffe*). La fin « ... et l'on ne peut trouver, etc. » est une addition de P. R.

2. « Il n'y a qu'un point indivisible, etc. » ; F. : « Aussi les tableaux vus de trop loin et de trop près, et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu, etc. » On remarquera dans cet alinéa le mot *loin* employé comme adjectif avec le signe du pluriel.

3. « Cette maîtresse d'erreur... est d'autant plus fourbe, etc. » ; F. : « *Imagination* (en titre). C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus, etc. »

4. Après « ... ses riches, ses pauvres ; », F. ajoute : « Elle fait croire, douter, nier la raison ; elle suspend les sens, elle les fait sentir. » Il y a dans ce passage : « nier la raison » et plus loin : « elle les fait sentir », une ambiguïté qui est sans doute la cause de la suppression.

XXIII

Grandeur de l'homme.

Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir¹.

¶ Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main ? est-ce le bras ? est-ce la chair ? est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

¶ L'homme est si grand que sa grandeur² paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connaître misérable ; mais c'est aussi être grand, que de connaître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand Seigneur, misères d'un Roi dépossédé.

¶ Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, sinon un Roi dépossédé ? Trouvait-on Paul-Émile malheureux de n'être plus consul ? Au contraire tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été ; parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux

1. Cet alinéa est la paraphrase du texte primitif, que voici : « Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête, car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds ; mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Ce serait une pierre ou une brute. »

2. « L'homme est si grand que sa grandeur, etc. » ; F. : « La grandeur de l'homme est grande, en ce qu'il se connaît, etc. »

de n'être plus Roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange¹ qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil ! On ne s'est peut-être jamais avisé² de s'affliger de n'avoir pas trois yeux ; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un³.

¶ Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire⁴ que les hommes cherchent est une grande marque de leur misère, et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelque possession qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse⁵, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce désir ; et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusque-là⁶

1. « ... qu'on trouvait étrange *qu'il put supporter*, etc. » ; F. : « ... de ce qu'il supportait, etc. »

2. « On ne s'est peut-être jamais *avisé* de s'affliger, etc. » De même dans le texte F. ; l'éd. H. donne : « On ne s'est peut-être jamais *affligé*, etc. »

3 ... mais on est inconsolable de n'en avoir *qu'un*. » ; F. : « ... de n'en *point* avoir. »

4. « Si d'un côté cette fausse gloire, etc. » ; F. : « La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence, car, etc. »

5 ... *de* quelque santé... qu'il *jouisse* » ; F. : « ... quelque santé qu'il *ait*. »

6 ... *Jusque-là* que ceux qui méprisent, etc. » ; F. : « ... et ceux qui méprisent, etc. »

pouvoir¹ faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

¶ Le plus grand Philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher² à son ordinaire, s'il y a au dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui³ la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon emportent la raison hors des gonds?

¶ Ne diriez-vous pas que ce Magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer⁴ dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paraître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard

1. « ... les hommes croient pouvoir... » ; F. : « ... quelquefois... »

2. « ... sur une planche plus large qu'il ne faut *pour marcher à son ordinaire*... » Les mots soulignés ajoutés par P. R. »

3. « ... qui ne sait *qu'il y en a à qui*, etc. » Le texte primitif généralise par trop : « ... qui ne sait que la vue des chats... emportent la raison hors des gonds? »

4. Dans ce passage, P. R. a, par un sentiment de réserve, substitué le prétoire à l'église et la plaidoirie au sermon. Au lieu de : « Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice, etc. », il y a dans F. : « Voyez-le entrer *dans un sermon où il apporte un zèle tout dévôt, renforçant la solidité de la raison par l'ardeur de la charité*. Le voilà prêt à l'ouïr avec *un respect* exemplaire. Que le *prédicateur* vienne à paraître, si la nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé *de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce*, je parie la perte de la gravité de notre sénateur. »

l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magistrat.

¶ L'esprit du plus grand homme¹ du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre² qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les Royaumes.

¶ Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux³. L'affection ou la haine changent la justice⁴. En effet, combien un Avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide? Mais, par une autre bizarrerie de l'esprit humain⁵,

1. « L'esprit du plus grand homme, etc. » ; F. : L'esprit de ce souverain juge du monde, etc. »

2. « ... par le moindre tintamarre, etc. » ; F. : par le premier tintamarre, etc. » A la fin de cet al. il y a dans le texte primitif : « Le plaisant Dieu que voilà ! O ridicolosissimo eroe ! »

3. « ... un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux » ; F. : « pour nous crever les yeux agréablement. » P. R. a voulu éviter la rime ; il est sûr qu'il l'a fait, et il est moins sûr qu'il ait enlevé beaucoup de son effet, comme le veut H., à cette alliance originale de mots.

4. « ... l'affection ou la haine changent la justice. » F. ajoute : « de face ».

5. « Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain », transition ajoutée par P. R.

j'en sais qui pour ne pas tomber dans cet amour-propre ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents.

¶ La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout au tour, plus sur le faux que sur le vrai.

¶ Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible : c'est une illusion forte de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire : parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens ou l'instruction ?

¶ Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent¹ n'est dans son

1. « ... et le titre par lequel ils le possèdent, etc. » ; F. : « ... et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes, ni force pour, etc. »

origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement : mille accidents¹ le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'ôte.

¶ L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent² de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses³. Ils mentent et se trompent à l'envi.

¶ Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? Dans les enfants, ceux qu'ils ont reçu de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature⁴. Cela dépend de la disposition.

1. « ... mille accidents le leur ravissent », addition de R. P.

2. « ... outre qu'ils manquent souvent, etc. » ; F. : « ... qu'ils manquent chacun, etc. »

3. « ... des impressions fâcheuses » ; F. : « ... fausses ».

4. « ... il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature : F. : « ... il y en a aussi de la coutume, contre la nature, ineffaçables à la nature et à une seconde coutume. » Ce passage, depuis « qu'est-ce que nos principes naturels, etc. » jusqu'à la fin du chapitre, figure dans H. à l'article III ; il est dit dans la note sur ce fragment (T. I, p. 47) que le second al., à l'honneur du pyrrhonisme : « Une différente coutume donnera, etc. » est encore retranché dans l'édition de P. R. On voit que c'est une erreur.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

XXVI

*Misère de l'homme.*¹

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très grande partie. Il ne lui en reste que très peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligé de vivre avec soi et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, et d'éviter en perdant cette partie de la vie l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagnerait nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'Âme ne trouve rien en elle qui la contente. Elle

1. D'après H., les trois premiers alinéas de ce chapitre sont un préambule ajouté par P. R. Je le croirais d'autant plus volontiers qu'on y retrouve les *occupations tumultueuses* déjà insérées par P. R. dans le ch. VIII.

n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues¹, des sciences, des exercices et des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux s'ils ne font en sorte, par leur industrie² et par leur soin, que leur fortune, leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourrait³ faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins. Car alors ils se verraient, et ils penseraient à eux-mêmes⁴; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi,

1. « On les accable *de l'étude* des langues, des sciences, etc. » ; F. : on les accable *d'affaires, de l'apprentissage* des langues, etc. »

2. « ... *s'ils ne font en sorte, par leur industrie, etc.* ; F. : « ... *sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux* ».

3. « *Demandez-vous ce qu'on pourrait faire ?* » ; F. : « *Comment ! ce qu'on pourrait faire ?* »

4. « ... et ils penseraient à *eux-mêmes, etc.* » (jusqu'à la fin de l'al.) ; F. ; « ... ils penseraient à *ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont ; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner, et c'est pourquoi, après leur avoir tant proposé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer et à s'occuper toujours tout entiers. (En marge : Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure !)* »

après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi¹, quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la Cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses², d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes³, j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi⁴, n'en sortirait pas pour aller sur la mer, ou au siège d'une place : et si on ne cherchait simplement qu'à vivre, on aurait peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé⁵ de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

1. « *C'est pourquoi...* » addition de P. R. A la suite : « ... quand je me suis mis à, etc. » ; F. : « ... quand je m'y suis mis quelquefois à considérer, etc. »

2. « ... dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses... », addition de P. R.

3. « ... et d'entreprises périlleuses et funestes... » ; F. : d'entreprises hardies et souvent mauvaises... »

4. « ... s'il savait demeurer chez soi... » ; F. ajoute : « avec plaisir ». La fin de cet al. : « ... et si on ne cherchait simplement, etc. » paraît être de P. R.

5. « ... mais quand j'y ai regardé, etc. » (jusqu'à la fin de l'al.) ; F. : « ... mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près ».

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de Religion¹. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la Religion Chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de soi-même supportable et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie, qui l'en doit entièrement délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos, qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi : parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra², et qu'on y

1. D'après H., cet al. et le suivant appartiennent à P. R.

2. « Qu'on choisisse telle condition, etc. » Dans le texte édité par F., il est déjà question à ce passage de la *dignité royale*, dont P. R. ne s'occupe que dans l'al. suivant. Aussi le texte primitif diffère tellement que nous le donnons *in extenso* : « Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'imagine [un roi] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point ; il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables, de sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit. »

assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme : si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir ; et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour rendre celui¹ qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir² de cette pensée comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un Roi ? Et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? Ne serait-ce pas faire tort à sa joie d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un Roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir³, et l'on verra qu'un Roi qui se voit⁴ est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre⁵. Aussi on évite cela soigneusement et il ne manque

1. «... pour rendre celui qui la possède heureux, etc. » ; F. : «... pour celui qui la possède, pour le rendre heureux, etc. »

2. « Faudra-t-il encore le divertir... » *Encore* ajouté par P. R. *Divertir* c'est-à-dire *détourner*.

3. «... penser à soi tout à loisir » ; F. : «... penser à lui, etc. »

4. «... l'on verra qu'un Roi qui se voit, etc. » ; F. : «... qu'un roi sans divertissement, etc. »

5. «... et qui les ressent comme un autre », addition de P. R.

jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide. C'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux¹.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Surintendant, Chancelier, premier Président, que d'avoir un grand nombre de gens² qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne³, où ils ne manquent ni de biens ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux⁴.

De là vient que tant de personnes⁵ se plaisent au jeu, à la chasse, et aux autres divertissements qui occupent toute leur âme. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans

1. Cet alinéa est de P. R.

2. «... que d'avoir un grand nombre de gens qui, etc.» ; F. : «... sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui, etc.»

3. «... à leurs maisons de campagne, etc.» ; F. : «... à leurs maisons des champs, etc.»

4. «... parce que personne ne les empêche plus, etc.» , ce dernier mot ajouté par P. R.

5. « De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse, etc. » ; F. : « De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. »

ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux¹, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible², et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde³; que la prison est un supplice si horrible; et qu'il y a si peu de personnes⁴ qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusement simplement⁵ à montrer la vanité et la bassesse des divertissements des hommes, connaissent bien à la vérité une partie de leur misère; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables: mais ils n'en connaissent pas le fond qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir

1. «... dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux», addition de P. R.

2. «... ce n'est pas cet usage mol et paisible... qu'on recherche, etc.»; F. ajoute: «ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais, etc.»

3. «... le bruit et le tumulte du monde»; F.: «... le bruit et le remuement.»

4. «... et qu'il y a si peu de personnes, e. c.»; F.: «De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible.»

5. «... et ceux qui s'amusement simplement, etc.», jusqu'à: «ce lièvre, etc.»; F.: «... et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir-acheté, ne connaissent guère notre nature.»

la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auraient acheté¹ ne les garantirait pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire; qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain; s'ils répondaient comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, ils en demeureraient d'accord²: mais ils diraient en même temps qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes³. Un Gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble dans la chasse: il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses⁴ dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on avait obtenu cette charge, on se reposerait ensuite avec plaisir: et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos; et l'on ne cherche en effet que l'agitation.

1. «... ce lièvre qu'ils auraient acheté, » ces derniers mots ajoutés par P. R. A la suite: «... ne les garantirait pas de cette vue, mais la chasse les, etc.»; F.: «... ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse nous, etc.»

2. «... s'ils y pensaient bien, ils en demeureraient d'accord, etc.» (jusqu'au point); F.: «... s'ils y pensaient bien, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans répartie.»

3. «... parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes»; F. ajoute: «ils ne savent pas que ce n'est que la chasse et non la prise qu'ils recherchent.»

4. «... il en est de même des autres choses», addition. de P. R. Dans cette fin d'al., On a été substitué à Ils du texte primitif.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos¹. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui de son autorité privée² ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas³ disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un

1. «... que le bonheur n'est en effet que dans le repos » ; F. ajoute : « et non pas dans le tumulte. »

2. «... l'ennui de son autorité privée ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, etc. » ; F. : «... au fond, etc. »

3. « C'est pourquoi, lorsque Cinéas, etc. » Dans le texte primitif, tout l'al. se borne à cette courte phrase qu'il a paru à P. R. nécessaire d'interpréter : « Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigue recevait bien des difficultés. »

conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposaient que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre était encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait.

On doit donc reconnaître¹ que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangère² d'ennui par le propre état de sa condition naturelle³ : et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle⁴ suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer⁵ sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives ; et ses divertissements sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

¶ D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique⁶, et qui accablé de procès et de querelles était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous

1. « On doit donc reconnaître que l'homme, etc. » ; F. : « Ainsi l'homme, etc. »

2. « ... sans aucune cause étrangère, etc. », ce dernier mot ajouté par P. R.

3. « ... par le propre état de sa condition naturelle, etc. ; » F. : « ... par l'état propre de sa complexion, etc. »

4. « ... la moindre bagatelle suffit, etc. » ; F. : « ... la moindre chose comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent, etc. »

5. « De sorte qu'à le considérer, etc. » Cette phrase jusqu'à la fin de l'al., est de P. R.

6. « ... qui a perdu depuis peu son fils... » ; F. : « depuis peu de mois... »

en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens¹ poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas² davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux et imaginaire,³ qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide, mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, indignes de son application, et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son âme, mais de son dérèglement. C'est un rire de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et divertissements. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux, ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume⁴, avec tant d'application d'esprit et d'agitation

1. «... un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur... » ; F. : « Ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur. »

2. « Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein, etc. » ; F. : « Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui, etc. »

3. Toute la fin de cet al., à partir de « mais d'un bonheur faux et imaginaire... » est de P. R. Dans l'édit. F., l'al. se termine ainsi : « Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie ; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état. »

4. «... quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens, etc. » ; F. : « mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela. »

de corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement ¹. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'Algèbre qui ne l'avait pu être jusqu'ici ². Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls ³, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auraient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connaissent la vanité ⁴ : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient pas, s'ils avaient cette connaissance.

¶ Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendrait malheureux ⁵ en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pique lui-même ⁶, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas

1. « *Voilà la source de leur attachement* », addition de P. R.

2. « ... *qui ne l'avait pu être jusqu'ici* » ; F. : « *qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici* ».

3. « ... *s'exposent aux plus grands périls...* » ; F. : « ... *aux derniers périls...* ».

4. « ... *pour montrer qu'ils en connaissent la vanité* » ; F. : « ... *pour montrer qu'ils les savent.* »

5. « ... *qu'on rendrait malheureux en lui donnant, etc.* » ; F. : « *Donnez-lui tous les matins... vous le rendez malheureux.* »

6. « ... *et qu'il se pique lui-même...* » ; F. : « ... *qu'il se pipe, etc.* »

qu'on lui donnât à condition de ne point jouer; et qu'il se forme un objet de passion¹ qui excite son désir, sa colère, sa crainte, son espérance.

Ainsi² les divertissements qui font le bonheur des hommes ne sont pas seulement bas; ils sont encore faux et trompeurs; c'est-à-dire qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions qui seraient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avait perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'était rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil, et d'une infinité d'autres vices: et ils ne nous soulagent dans nos misères qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous porterait à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe³, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

¶ Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se

1. « ... et qu'il se forme un objet de passion... »; F. : *afin* qu'il se forme un *sujet* de passion; (à la suite) « ... qui excite son désir, sa colère, sa crainte, etc. »; F. : « qu'il excite sur cela, son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. »

2. « ... Tout le commencement de cet al. jusqu'à « ... une misère plus réelle et plus effective », est de P. R. Il n'y a dans le texte primitif que ceci : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. » La phrase suivante : « car c'est ce qui, etc. », se termine dans le même texte par « ... et qui nous fait perdre insensiblement... »; P. R. a ajouté « le temps ».

3. « ... mais le divertissement nous trompe, etc. »; ces deux mots ajoutés par P. R.

consoler de tant de maux¹. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui qui est son mal le plus sensible est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toute chose à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toute chose de chercher le remède à ses maux. Et l'un et l'autre est une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu; lequel ne trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

1. « Ce paragraphe, depuis : « *c'est tout ce qu'ils ont pu inventer, etc.* », ne se trouve ni dans le manuscrit ni dans les copies, dit F., qui n'hésite pas cependant à y reconnaître la touche du maître.

XXVII

Pensées sur les miracles.

Il faut juger de la doctrine par les miracles : il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles, et les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai ; mais cela ne se contredit pas.

¶ Il y a des miracles qui sont des preuves¹ certaines de la vérité, et il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connaître ; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondements.

Il faut donc que la règle qu'on nous donne soit telle qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

¶ S'il n'y avait point de miracles joints à la fausseté², il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire.

Moïse en a donné une³, qui est lorsque le miracle mène

1. « Il y a des miracles *qui sont des preuves*, etc. » ; F. dit simplement : « *Il y en a de faux et de vrais*, etc. »

2. « ... de miracles joints à la fausseté... » F. : « de faux miracles... ».

3. « ... Moïse en a donné *une*, etc. » F. : Moïse en a donné deux : *que la prédiction n'arrive pas*, Deut. XVIII, 22, et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, etc. » ; P. R. a, comme on voit, supprimé la première règle : en effet, *la prédiction n'arrivant pas*, il n'y a pas miracle.

à l'idolâtrie¹; et JÉSUS-CHRIST une : *Celui, dit-il, qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure même mal parler de moi*². D'où il s'ensuit que quiconque se déclare ouvertement contre JÉSUS-CHRIST ne peut faire de miracle en son nom. Ainsi, s'il en fait, ce n'est point au nom de JÉSUS-CHRIST, et il ne doit point être écouté. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut ou se soumettre ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir si celui qui le fait nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST et l'Église.

¶ Toute religion est fausse, qui dans sa foi n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui dans sa morale n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

Toute religion qui ne reconnaît pas maintenant JÉSUS-CHRIST est notoirement fausse, et les miracles ne lui peuvent de rien servir.

¶ Les Juifs avaient une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, et confirmée par miracles, et défense de croire à tous faiseurs de miracles qui leur enseigneraient une doctrine contraire³, et de plus ordre de recourir aux grands Prêtres et de s'en tenir à eux. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, il semble qu'ils les avaient à l'égard de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres⁴.

1. Deut., XIII, 1, 2, 3, etc.

2. Marc., IX, 38.

3. « ... qui leur enseigneraient une doctrine contraire », addition de P. R.

4. « ... à l'égard de J.-C. et des Apôtres » ; F. : « ... à l'égard de leurs prophètes ».

Cependant il est certain qu'ils étaient très coupables¹ de refuser de les croire à cause de leurs miracles, puisque JÉSUS-CHRIST dit qu'ils n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu ses miracles : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avais fait parmi eux des œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché*².

Il s'ensuit donc qu'il jugeait que ses miracles étaient des preuves certaines de ce qu'il enseignait, et que les Juifs avaient obligation de le croire. Et en effet, c'est particulièrement les miracles qui rendaient les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Écriture³ pendant la vie de JÉSUS-CHRIST n'auraient pas été démonstratives. On y voit⁴, par exemple, que Moïse a dit qu'un Prophète viendrait ; mais cela n'aurait pas prouvé que JÉSUS-CHRIST⁵ fût ce Prophète, et c'était toute la question. Ces passages faisaient voir⁶ qu'il pouvait être le Messie, et cela avec ses miracles devait déterminer à croire qu'il l'était effectivement.

1. « ... cependant, il est certain qu'ils étaient très coupables, etc. » ; F. : « ... et cependant, ils étaient très coupables de refuser les prophètes à cause de leurs miracles, et J.-C., et n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent, etc. »

2. Joan., XV, 24.

3. « ... car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Écriture pendant la vie de J.-C. n'auraient pas été, etc. » ; F. : « ... Les preuves que J.-C. et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas, etc. »

4. « ... on y voit par exemple que, etc. » ; F. : « car ils disent seulement que, etc. »

5. « ... mais cela n'aurait pas prouvé que J.-C. fût ce prophète... » ; F. : « ... mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là... »

6. « Ces passages faisaient voir, etc. » (jusqu'à la fin de l'alinéa) ; F. : « Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraint à l'Écriture et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or, cela suffit, exclusion de répugnance avec miracles. »

¶ Les prophéties seules¹ ne pouvaient pas prouver JÉSUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs². Donc les miracles suffisent quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire, et on y doit croire.

¶ JÉSUS-CHRIST a prouvé qu'il était le Messie en vérifiant plutôt sa doctrine et sa mission par ses miracles que par l'Écriture et par les prophéties³.

C'est par les miracles que Nicodème reconnaît que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia a Deo venisti, Magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo*⁴. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles⁵.

Ainsi, quand même la doctrine serait suspecte comme celle de JÉSUS-CHRIST pouvait l'être à Nicodème, à cause qu'elle semblait détruire les traditions des Pharisiens, s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pourrait avoir de difficulté de la part de la doctrine, ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. *Accusez-moi*, dit Dieu dans Isaïe⁶. Et en un autre endroit : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aie fait*⁷.

1. « Les prophéties seules ne pouvaient, etc. » ; F. : « même les prophéties ne pouvaient, etc. »

2. « ... si les miracles n'eussent pas été décisifs » ; F. : « ... si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine ».

3. Ce passage est présenté ainsi dans F. : « J.-C. a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles. » Vérifier veut dire ici montrer qu'une chose est vraie, et non pas examiner si elle est vraie.

4. Joan., XXXII.

5. Cet al. paraît être de P. R.

6. Is., I, 18.

7. *Ibid.*, V, 4.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la Religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne pas les induire en erreur.

Or, ils seraient induits en erreur si les faiseurs de miracles annonçaient une fausse doctrine¹ qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire.

Ainsi, s'il y avait division dans l'Église, et que les Aryens, par exemple, qui se disaient fondés sur l'Écriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, et non les Catholiques, on eût été induit en erreur. Car comme un homme² qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, aussi un homme qui pour marque de la communication qu'il a avec Dieu ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les montagnes³, guérit les maladies, mérite d'être cru, et on est impie⁴ si on ne s'y rend, à moins qu'il ne soit démenti par quelqu'autre qui fasse encore de plus grands miracles.

Mais n'est-il pas dit que Dieu nous tente? Et ainsi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui semblent porter à la fausseté⁵?

Il y a bien de la différence entre tenter et induire en

1. « ... si les faiseurs de miracles annonçaient une *fausse* doctrine etc. » ; *fausse* a été ajouté par P. R.

2. « Car comme un homme... n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, etc. » ; F. ajoute : « et que c'est pour cela que les impies en doutent. »

3. « ... transporte les *montagnes*... » ; F. : « les *mers*... »

4. « ... et on est impie, etc. » (jusqu'à la fin de l'alinéa) ; F. : « ... il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et l'incrédulité de Pharaon et des Phariséens est l'effet d'un endurcissement surnaturel. »

5. « Cet alinéa est de P. R. : le paragraphe suivant avait besoin d'un préambule. »

erreur. Dieu tente, mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'est procurer les occasions¹ qui n'imposent point de nécessité. Induire en erreur, c'est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté. C'est ce que Dieu ne peut faire, et ce qu'il ferait néanmoins s'il permettait que dans une question obscure il se fît des miracles du côté de la fausseté.

On doit conclure de là qu'il est impossible qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine et n'en faisant paraître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Eglise, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut ; et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'une personne de cette sorte².

¶ Il y a bien de la différence entre n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et le dire, ou n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et feindre d'en être. Les premiers pourraient peut-être faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns qu'ils font contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs.

Les miracles discernent donc, aux choses douteuses, entre les peuples Juif et Païen ; Juif et Chrétien ; Catho-

1. « ... c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessité... » ; F. : « ... c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessité, si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose. »

2. Cet alinéa est textuellement dans l'édition F. (t. II, p. 223), avec une note indiquant qu'on ne le trouve ni dans le manuscrit ni dans les copies. La même édition donne, à la page précédente, deux fragments composant un tout qui ne diffère de cet alinéa que par ce commencement : « Il est impossible *par le devoir de Dieu*, etc. », au lieu de : « *On doit conclure de là* qu'il est impossible, etc. », et cette fin : « ... en faveur d'un tel », au lieu de : « en faveur d'une personne de cette sorte. » Il est probable que ces deux fragments constituent le texte original de ce passage, dont la quasi-identité avec le paragraphe de P. R. a échappé à F., puisqu'il a accueilli dans son édition les deux versions.

lique, hérétique; calomniés, calomniateurs; entre les trois croix¹.

C'est ce que l'on a vu dans tous les combats de la vérité contre l'erreur, d'Abel contre Caïn, de Moïse contre les magiciens de Pharaon, d'Élie contre les faux Prophètes, de JÉSUS-CHRIST contre les Pharisiens, de Saint Paul contre Barjésu, des Apôtres contre les Exorcistes, des Chrétiens contre les infidèles, des Catholiques contre les hérétiques. Et c'est ce qui se verra aussi dans le combat d'Élie et Énoch contre l'Antéchrist. Toujours le vrai prévaut en miracles².

Enfin³, jamais en la contention du vrai Dieu, ou de la vérité de la Religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grand du côté de la vérité.

Par cette règle, il est clair que les Juifs étaient obligés de croire JÉSUS-CHRIST. JÉSUS-CHRIST leur était suspect, mais ses miracles étaient infiniment plus clairs que les soupçons que l'on avait contre lui. Il le fallait donc croire⁴.

¶ Du temps de JÉSUS-CHRIST, les uns croyaient en lui, les

1. « ... entre les *trois* croix... » ; F. : « ... entre les *deux* croix », c'est-à-dire entre la croix de Dieu et celle des criminels. P. R. a voulu, comme le remarque H., serrer de plus près l'histoire sacrée, mais il a affaibli l'idée de discernement (*choix*).

2. Ce paragraphe est fait de mots jetés sans liaison sur le papier, par Pascal : « Contestation ; Abel, Caïn, Moïse, magiciens, Elie, faux - prophètes, JÉSUS - CHRIST, Pharisiens, Saint - Paul, Barjésu, Apôtres, exorcistes. Les Chrétiens et les infidèles. Les catholiques et les hérétiques. Elie, Enoch, antéchrist, toujours le vrai, etc. »

3. « Ce passage avait absolument besoin de la forme que lui a donnée P. R. Le texte F. est celui-ci : « Jamais en la contention du vrai Dieu, de la vérité de la religion, il n'est arrivé miracle du côté de l'erreur *et non* de la vérité. »

4. On ne peut rattacher cet alinéa qu'au passage suivant de F. : « Quand on voit les miracles et doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficultés, mais quand on voit les miracles et doctrine suspecte d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. JÉSUS-CHRIST était suspect. »

autres n'y croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient que le Messie devait naître en Bethléem, au lieu qu'on croyait que JÉSUS-CHRIST était né dans Nazareth.¹ Mais ils devaient mieux prendre garde s'il n'était pas né en Bethléem : car ses miracles étant convaincants, ces prétendues contradictions² de sa doctrine à l'Écriture et cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait.

¶ JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle né et fit quantité de miracles au jour du sabbat : par où il aveuglait les Pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger des miracles par la doctrine.

Mais par la même règle qu'on devait croire JÉSUS-CHRIST on ne devra point croire l'Antéchrist³.

JÉSUS-CHRIST ne parlait ni contre Dieu ni contre Moïse. L'Antéchrist et les faux Prophètes prédits par l'un et l'autre Testament parleront ouvertement contre Dieu et contre JÉSUS-CHRIST. Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fit des miracles ouvertement.

¶ Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST et ordonné de le suivre. JÉSUS-CHRIST a prédit l'Antéchrist et défendu de le suivre.

¶ Les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antéchrist, mais les miracles de l'Antéchrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST. Et ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur, mais on n'y saurait être induit⁴ avec raison par les miracles de l'Antéchrist. Et

1. « ... au lieu qu'on croyait que J.-C. était né dans Nazareth », addition de P. R.

2. « ... ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture et cette obscurité, etc. » F. : « Ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions, etc. ».

3. Cet al. a été ajouté par P. R. pour servir de préambule au suivant.

4. « ... mais on n'y saurait être induit avec raison, etc. » ; F. : « ... mais l'antechrist ne peut bien (c'est-à-dire à juste titre) induire en erreur ». La phrase suivante : « Et c'est pourquoi les miracles, etc. », est de P. R.

c'est pourquoi les miracles de l'Antéchrist ne nuisent point à ceux de JÉSUS-CHRIST. Aussi, quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antéchrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles ?

¶ Il n'y a nulle raison de croire à l'Antéchrist qui ne soit à croire en JÉSUS-CHRIST¹ ; mais il y en a à croire en JÉSUS-CHRIST, qui ne sont pas à croire à l'Antéchrist.

¶ Les miracles ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église jusqu'à l'Antéchrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi Dieu², afin de conserver cette preuve à son Église, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. Et par l'un et l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

Il en arrivera de même à l'avenir : ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands³.

Car les miracles ont une telle force qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pensait point quand ils seraient contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu ; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages du XIII^e chap. du Deutéronome, qui portent qu'il ne faut point croire ni écouter ceux qui feront des miracles et qui détourneront du service de Dieu, et celui de S. Marc : *Il s'élèvera de faux Christs et de faux Prophètes qui feront des prodiges et*

1. « ... mais il y en a à croire en J.-C. qui ne sont point à croire à l'Antéchrist. » ; F. : « ... mais il y en a en J.-C. qui ne sont pas en l'autre ».

2. « C'est pourquoi Dieu, etc. » ; F. donne simplement le dilemme : « Ou Dieu a confondu... ou, etc. » L'incidence « afin de conserver, etc. » est de P. R.

3. Cet al. paraît être également une addition de P. R., ainsi que le *car* qui commence l'alinéa suivant.

*des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes*¹, et quelques autres semblables, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force².

¶ Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le défaut de charité : *Vous ne croyez pas*, dit JÉSUS-CHRIST parlant aux Juifs, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis*³ Ce qui fait croire les faux, c'est le défaut de charité : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio*⁴.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes : car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginés qu'ils en pourraient donner, et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des

1. Marc, XIII, 22.

2. Le texte primitif consiste seulement en un renvoi au Deutéronome. C'est P. R. qui a ajouté la citation de saint Marc. De même, dans l'al. suivant, P. R. a cité saint Paul, là où il n'y avait qu'un renvoi.

3. Joan., X, 26.

4. Thess., II, 10.

hommes s'est pliée par là ¹ : parce que, la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi² il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, etc., que parce qu'il y en a de vrais ; ni de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, et encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais, et qu'il n'y a de même de fausses Religions que parce qu'il y en a une véritable³. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme, se trouvant

1. « ... la créance des hommes s'est pliée par là... » ; F. ajoute : « et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était, car le peuple raisonne ordinairement ainsi : une chose est possible, donc elle est, parce que la chose ne pouvant être niée, etc. » La fin de l'al. comme dans P. R.

2. Ce paragraphe, jusqu'à : « Et ainsi au lieu de conclure, etc. », est la paraphrase de ce passage du texte primitif : « Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc. Car si de tout cela il n'y avait jamais eu rien, on n'en aurait jamais rien cru. »

3. « ... et qu'il n'y a de même de fausses religions que parce que, etc. » Dans le texte primitif, cette fin d'al. forme un passage séparé : « Il faut raisonner de la même sorte pour la Religion, car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses religions, s'il n'y en avait une véritable, etc. »

plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés.

¶ Il est dit : croyez à l'Église ; mais il n'est pas dit : croyez aux miracles ; à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

¶¹ Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son

1. Cette fin de chapitre est extraite d'une lettre écrite, en 1656, par Pascal à M^{lle} de Roannez (Charlotte Gouffier), morte duchesse de La Feuillade en 1683, et sœur du duc de Roannez, l'ami de Pascal et l'un des éditeurs des *Pensées*. L'on trouvera dans les éditions F. et H. quelques renseignements sur cette touchante figure de jeune femme. F. a voulu croire, non seulement à l'existence d'un lien mystérieux d'inclination mutuelle entre elle et Pascal, mais même à la possibilité d'une alliance projetée, comme si les mœurs de ce temps-là se fussent prêtées à l'énormité du mariage de la sœur d'un duc et pair avec le fils d'un intendant de justice. Cousin (*Des Pensées*, etc.) a apprécié à un point de vue moins romanesque cette liaison purement ascétique. Il s'est borné à déplorer rétrospectivement l'influence que Pascal avait eue sur M^{lle} de Roannez et la rudesse avec laquelle il l'avait poussée dans une voie de renoncement, au bout de laquelle l'attendait une mort pleine de syndérèses. Il y a une seule chose à dire : Pascal suivait l'impulsion de son austère génie. C'était à ceux qui venaient lui demander une direction de mesurer leurs forces. Voir sur la même personne le *Nécrologe de Port-Royal* (1^{re} partie), le livre de Sainte-Beuve, celui de M. l'abbé Flottes et une notice de Marguerite Périer, publiée, en 1843, par Cousin, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Cette Marguerite Périer est celle que l'on appelait, à l'époque du miracle de la sainte épine, *la petite miraculée* (et non *la petite miraculeuse*, comme l'ont écrit MM. Faugère et Louandre).

service. Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature, qui nous le couvre, jusqu'à l'incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était plus reconnaissable quand il était invisible que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, savoir sous les espèces de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que S. Jean appelle dans l'Apocalypse *une manne cachée*¹; et je crois qu'Isaïe le voyait en cet état lorsqu'il dit en esprit de prophétie : *véritablement tu es un Dieu caché*². C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit S. Paul³, ont reconnu un Dieu invisible, par la nature visible. Beaucoup de Chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, et adorent JÉSUS-CHRIST Dieu et homme. Mais pour nous⁴, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à la reconnaître sous les espèces du pain et du vin.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens

1. « ... *une manne cachée* », Apoc. II, 17.

2. « ... un Dieu caché ». Isaïe, XLV, 15.

3. « ... comme dit saint Paul ». Rom. I, 20.

4. « Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux, etc. » ; P. : « Mais de le reconnaître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques, il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là. »

parfaits, le littéral et le mystique ; et les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, et ne songent pas à le chercher. De même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur. Et comme les Juifs, voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : *Nous n'avons pas pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe¹. Et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère. Toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout ; et rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

1. « ... dit encore Isaïe », Ll

XXVIII

Pensées chrétiennes.

Les impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions sans connaître Dieu, et sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâtrement la Religion Chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent, qui est que JÉSUS-CHRIST est le véritable Messie, et qu'il est venu racheter les hommes et les retirer de la corruption et de la misère où ils étaient ; tant par l'état où l'on les voit aujourd'hui, et qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent, et qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnaître le Messie ¹. Ainsi les preuves de la corruption des hommes et de la rédemption de JÉSUS-CHRIST, qui sont les deux principales vérités qu'établit le Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifférence de la Religion, et des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

¶ La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à

1. Ce passage, jusqu'à : « Ainsi les preuves de la corruption (les deux preuves, d'après H.), etc. », ne se trouve, d'après F., ni dans le manuscrit, ni dans la copie. Il doit donc être de P. R. Du reste, il était nécessaire pour expliquer ce qui suit.

dominer sur les créatures ¹ et à en user ; mais aujourd'hui elle consiste ² à s'en séparer et à s'y assujettir.

¶ Il y a un grand nombre de vérités, et de foi, et de morale, qui semblent répugnantes et contraires ³, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités. Et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une et ils excluent l'autre ⁴.

Les Nestoriens ⁵ voulaient qu'il y eut deux personnes en JÉSUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures ; et les Eutychiens, au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature parce qu'il n'y a qu'une personne. Les Catholiques sont Orthodoxes parce qu'ils joignent ensemble les deux vérités de deux natures et d'une seule personne.

Nous croyons que, la substance du pain étant changée ⁶ en celle du corps de Notre-Seigneur J.-C., il est présent

1. « ... à dominer sur les créatures et à en user » ; F. : « ... à user et dominer sur les créatures ».

2. « ... elle consiste ... », addition de P. R.

3. « ... et contraires... », addition de P. R.

4. Dans l'éd. F. cet al. est un peu plus développé. Après « ils excluent l'autre » il y a : « et pensent que nous au contraire. Or, l'exclusion est la cause de leur hérésie, et l'ignorance que nous tenons l'autre cause leurs objections. »

5. P. R. a substitué dans ce passage l'exemple des Nestoriens et des Eutychiens à celui des Aryens qui est dans le texte original.

6. « ... la substance du pain étant changée... » ; F. ajoute : « et consubstantiellement. » A la suite : « ... en celle du corps de N.-S. J.-C., il est présent réellement au Saint Sacrement » ; F. : « ... en celle du corps de N.-S. J.-C., y est présent réellement ».

réellement au Saint Sacrement. Voilà une des vérités¹. Une autre est que ce Sacrement est aussi une figure de la croix² et de la gloire, et une commémoration des deux. Voilà la foi catholique qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui, ne concevant pas que ce Sacrement contient tout ensemble et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre³.

Par cette raison, ils s'attachent à ce point⁴ que ce Sacrement est figuratif; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin ils nient la présence réelle, et en cela ils sont hérétiques.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes⁵.

¶ La grâce sera toujours dans le monde, et aussi la nature⁶. Il y aura toujours des Pélagiens et toujours des Catholiques⁷, parce que la première naissance fait les uns, et la seconde naissance fait les autres⁸.

1. « Voilà une *des* vérités... »; F. : « ... une vérité... »

2. « ... une *figure* de la croix... »; F. : « ... une *des* figures, etc. »

3. « ... sans exclure l'autre »; F. ajoute : « *par cette raison* », que P. R. a pris pour commencer l'al. suivant.

4. « ... ils s'attachent à ce point... »; F. ajoute : « *seul* ».

5. F. termine cet al. par : « *car, que diront les hérétiques?* »

6. « ... et aussi la nature »; F. ajoute : « *de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle.* »

7. « ... et toujours des catholiques »; F. ajoute : « *et toujours combat.* »

8. « ... et la seconde naissance fait les autres... »; F. : « ... et *la grâce de la seconde naissance.* etc. »

¶ C'est l'Église qui mérite, avec JÉSUS-CHRIST qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable Religion. Et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées ¹.

¶ Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à JÉSUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le Pape.

¶ Ce sera une des confusions des damnés de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la Religion Chrétienne.

¶ Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur.

¶ JÉSUS-CHRIST a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau. Et en effet, le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Car ces nouveautés qui ne peuvent déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, sont différentes des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant, au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. « Notre vieil homme périt, dit S. Paul ², et se renouvelle de jour en jour, et il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce Cantique nouveau dont parle

1. Ce paragraphe et les deux suivants sont extraits d'une lettre à M^{lle} de Roannez.

2. « ... dit saint Paul », Cor. IV, 16.

David dans ses Psaumes ¹, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité. »

¶ Quand S. Pierre et les Apôtres ² délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu, ils ne consultent point les Prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi. Ils savaient que la fin de la loi n'était que le Saint-Esprit ; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire.

¶ Deux lois suffisent pour régler toute la République Chrétienne, mieux que toutes les lois politiques, l'amour de Dieu et celui du prochain ³.

¶ La Religion est proportionnée à toute sorte d'esprits. Le commun des hommes s'arrête à l'état ⁴ et à l'établissement où elle est ; et cette Religion est telle que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux Apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les Anges la voient encore mieux et de plus loin, car ils la voient en Dieu même ⁵.

¶ Ceux à qui Dieu a donné la Religion, par sentiment du cœur sont bien heureux et bien persuadés ⁶. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par

1. « ... David dans ses Psaumes », XXXII, 3.

2. « Quand saint Pierre et les apôtres... » Act. XV.

3. « ... l'amour de Dieu et celui du prochain », addition de P. R., approuvée par M. Louandre.

4. « Le commun des hommes s'arrête à l'état et à l'établissement où elle est » ; F. : « Les premiers s'arrêtent au seul établissement. »

5. « ... car ils la voient en Dieu même », addition de P. R.

6. « ... bien persuadés. » ; de même dans F. ; l'édition H. donne « bien légitimement persuadés. »

raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime ¹ lui-même dans le cœur, sans quoi la foi est inutile pour le salut ²

¶ Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire et pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver. De sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

¶ Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc ? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les Chrétiens ? Ils ont leurs cérémonies, leurs Prophètes, leurs Docteurs, leurs Saints, leurs Religieux, comme nous, etc. Cela est-il contraire à l'Écriture ? Ne dit-elle pas tout cela ? Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour demeurer en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez regarder au détail. C'en serait peut-être assez pour une vaine question de Philosophie ; mais ici où il y va de tout... Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc.

¶ C'est une chose horrible, de sentir continuellement s'écouler ³ tout ce qu'on possède, et qu'on s'y puisse atta-

1. « ... en attendant que Dieu la leur *imprime*, etc. » ; de même dans F. D'après l'édition H. : « ... la leur *donne par sentiment de cœur*. »

2. « ... sans quoi la foi est inutile, etc. » ; de même dans F. ; suivant l'édition H. : « ... *n'est qu'humaine* et inutile, etc. »

3. « ... de sentir *continuellement* s'écouler... » Le mot souligné ajouté par P. R.

cher¹, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

¶ Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : si on pouvait y être toujours ; s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre.

¶ Par les partis vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité. Car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les du moins : cela le vaut bien.

¶ Les Athées doivent dire des choses parfaitement claires. Or il faudrait avoir perdu le sens² pour dire qu'il est parfaitement clair que l'âme est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic ; mais il importe à toute la vie³ de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

¶ Qui peut ne pas admirer et embrasser une Religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière ?

¶ Un homme qui découvre⁴ des preuves de la Religion Chrétienne est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux⁵, et négligera-t-il de les examiner ?

1. « ... et qu'on s'y puisse attacher, etc. » Cette fin d'alinéa est encore une addition de P. R.

2. « Or il faudrait avoir perdu le sens pour dire, etc. » ; F. : « Or, il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle. »

3. « ... mais il importe à toute la vie, etc. » ; F. : « ... mais ceci ! ... il importe à toute la vie, etc. »

4. « Un homme qui découvre, etc. » Ce début est une addition jugée nécessaire par P. R. ; F. commence ainsi : « C'est un héritier, etc. »

5. « Dira-t-il qu'ils sont faux ? » ; F. : « Dira-t-il : Peut-être qu'ils sont faux ? »

¶ Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps et l'enfantement de la Vierge que la création ¹. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire ? Et si on n'avait jamais su ce que c'est que génération, trouverait-on plus étrange qu'un enfant vint d'une fille seule que d'un homme et d'une femme ?

¶ Il y a grande différence ² entre repos et sûreté de conscience. Rien ne doit donner ³ le repos que la recherche sincère de la vérité. Et rien ne peut donner l'assurance que la vérité.

¶ ⁴ Il y a deux vérités de foi également constantes : l'une, que l'homme dans l'état de la création, ou dans celui de la grâce, est élevé au dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu et participant de la divinité ; l'autre, qu'en l'état de corruption et du péché, il est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes. Ces deux propositions sont également fermes et certaines. L'Écriture nous les déclare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* ⁵. *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* ⁶. *Dii estis*, etc. ⁷ ; et qu'elle dit en d'autres :

1. Voici ce passage dans F. : « Qu'ont-ils à dire contre la résurrection et contre l'enfantement de la Vierge ? Qu'est-il plus difficile de produire un homme ou un animal, que de le reproduire ? Et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans la compagnie les uns des autres ? »

2. « Il y a grande différence, etc. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

3. Rien ne doit donner... rien ne peut donner. » A ces deux endroits, il y a dans F. : « rien ne donne, etc. » Dans l'édition citée les deux membres de la phrase sont transposés.

4. D'après F., cet al. ne se trouve ni dans le manuscrit ni dans les copies.

5. Prov., VIII, 31.

6. Joël, II, 28.

7. Ps., LXXXI, 6.

*Omnis caro fœnum*¹. *Homo comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*². *Dixi in corde meo de filiis hominum ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis, etc*³.

¶⁴ On ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit S. Augustin. Mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que depuis la venue de Jean Baptiste, c'est-à dire depuis son avènement dans chaque fidèle, le Royaume de Dieu souffre violence, et que les violents le ravissent⁵. Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit S. Léon, avec celui sans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie, car il n'y a point ici de paix. JÉSUS-CHRIST est venu apporter le couteau, et non pas la paix⁶. Mais néanmoins il faut avouer que, comme l'Écriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu⁷, aussi on peut dire que cette guerre, qui paraît dure aux hommes, est une paix devant Dieu, car c'est

1. Is., XL, 6.

2. Ps., XLVIII, 13.

3. Ecclés., III, 18.

4. Cet al. ainsi que les quatre suivants, est extrait de lettres à M^{lle} de Roannez. Il commence ainsi dans F.: « *Il est bien assuré qu'on ne se détache, etc.* »

5. « ... et que les violents le ravissent », Matth., XI, 12.

6. « ... le couteau et non pas la paix. », Matth., X, 34.

7. « ... que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu. » I. Cor., III, 19.

cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celui qui a souffert pour nous et la vie, et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous n'en pouvons ni demander ni imaginer, comme dit Saint Paul ¹.

¶ Il faut tâcher de ne s'affliger de rien ² et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir, et qu'on pêche en ne le faisant pas : car enfin, la raison pour laquelle les péchés sont péchés est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. Et ainsi, l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder.

¶ Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu, en la défendant, lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature. Et ainsi il permet de considérer que, comme un Prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent la pureté de la Religion ³ quand elle est combattue. Mais il y a cette différence entre les Rois de la terre et le Roi des Rois, que les Princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais

1. « ... comme dit saint Paul. » *Eph.* III, 20.

2. *Il faut tâcher de ne s'affliger, etc.* ; F. : « *J'essaie, autant que je puis de ne m'affliger, etc.* »

3. « ... ceux qui défendent la pureté de la religion, etc. » ; F. : « ... ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. »

qu'ils les trouvent tels ; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes¹ qu'infidèles sans sa grâce, et qui les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les Rois témoignent² d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir et dans leur obéissance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui en sont eux-mêmes infiniment redevables.

¶ Ce ne sont ni les austérités du corps ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. S. Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne vie³ trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre⁴. Cela doit consoler ceux qui en sentent, puisque étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir : car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend *des pénitents du diable*, selon la parole de Tertullien, de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser

1. « ... Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles sans sa grâce. » Ces derniers mots ont été ajoutés par P. R.

2. « De sorte qu'au lieu que les rois témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux, etc. » ; F. : « ... que les rois ont une obligation insigne à, etc. »

3. « ... ceux qui entreront dans la bonne vie... » ; de même dans F. ; l'édition H. donne « la bonne voie. »

4. « ... des troubles et des inquiétudes en grand nombre. » Act. XIV, 21.

la croix de JÉSUS-CHRIST si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens soit une vie de tristesse : on ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours, dit S. Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours*¹. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé, et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor² dans un champ en a une telle joie, selon JÉSUS-CHRIST, qu'elle lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde ont leur tristesse, mais ils n'ont point cette joie que le monde ne peut donner ni ôter, dit JÉSUS-CHRIST même³. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; et les Chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette crainte qui conserve⁴ et modère notre joie, et, selon qu'on se sent trop emporté vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance, dit l'Écriture⁵, jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous a faite de rendre sa joie pleine en nous soit accomplie⁶. Ne

1. « ... *Rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours.* » I. *Thess.*, V., 16, 17, 18.

2. « Celui qui a trouvé le trésor... » Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 351) prétend à tort, comme on le voit, que P. R. a substitué *un* à *le*.

3. Renvoi à saint Jean, XIV, 27 et XVI, 22.

4. « ... conserver cette crainte qui conserve, etc. » A ce précepte F. ajoute celui-ci : « *conserver cette joie qui modère notre crainte.* »

5. « ... dit l'Écriture... » *Ecclés.*, XI, 27.

6. « ... de rendre sa joie pleine en nous. » *Jean*, XVI, 24.

nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit et l'entrée, et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient. S'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu ; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore : ôtons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

¶ Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées¹ doivent être principalement rapportées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous sommes. Ce sont les bornes² qu'il nous fait garder, et pour notre salut, et pour notre propre repos.

1. « C'est là où nos pensées doivent être principalement rapportées » ; F. : « comptées. »

2. « Ce sont les bornes qu'il nous fait garder » ; F. : « ... qu'il faut garder. » D'après Cousin (*Des Pensées, etc.*, p. 355), le texte du manuscrit de l'Oratoire est : « ... qu'il fait garder. »

¶ On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

¶ Dans le 13^e chapitre de S. Marc, JÉSUS-CHRIST fait un grand discours à ses Apôtres sur son dernier avènement. Et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque Chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui en se convertissant détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture¹. La prédiction qui y est contenue de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé, qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme. Et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint, etc.

¶ Le Saint Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement dans la résurrection; et c'est ce qui rend les reliques des Saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine, car les fruits du péché n'y sont pas toujours. Et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les

1. « ... comme dit l'Écriture. » II. *Pierre*, III, 13.

honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable.

¶ Les élus ignoreront leurs vertus et les réprouvés leur crimes¹ : *Seigneur*, diront les uns et les autres, *quand vous avons-nous vu avoir faim ? etc.*²

¶ JÉSUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation, mais de Dieu et de Jean-Baptiste.

¶ En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure : ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant.

¶ Les défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales et deshonnêtes³. Cela ne vaut rien⁴. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la

1. « ... et les réprouvés leurs crimes » : F. : « ... la grandeur de leurs crimes. » P. R. a ajouté dans cet al. « diront les uns et les autres. »

2. Matth., XXV, 37, 44.

3. P. R. écrit *Montagne*, comme Pascal. « Il est plein de mots, etc. » Cette phrase est de P. R. ; F. donne simplement ceci : « mots lascifs. »

4. « ... cela ne vaut rien » ; F. ajoute : « malgré M^{lle} de Gournay, » son éditeur et son apologiste. comme l'on sait. Le texte primitif contient, de plus, ces quelques mots : « crédule (*gens sans yeux*), ignorant (*quadrature du cercle, monde plus grand*). » Ces allusions à des passages des *Essais* ont été supprimées par P. R., qui supposait que Montaigne avait imaginé cette *crédule* et cette *ignorance*, uniquement en vue de rabaisser les hommes. Voir le fragment de la *Logique* de P. R. cité dans l'éd. H. (t. II, p. 133). A la phrase suivante : « Ses sentiments sur l'homicide volontaire, etc. », le texte primitif était resté inachevé : c'est P. R. qui, pour compléter la pensée, a ajouté : *sont horribles.* »

piété, il n'y était pas obligé; mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoiqu'on puisse dire pour excuser¹ ses sentiments trop libres sur plusieurs choses, on ne saurait excuser en aucune sorte ses sentiments tout païens sur la mort : car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir Chrétienement : or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.

¶ Ce qui nous trompe en comparant² ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde Saint-Athanase, Sainte-Thérèse, et les autres Saints comme couronnés de gloire³. Présentement que le temps a éclairci les choses, cela paraît véritablement ainsi⁴. Mais au temps que l'on persécutait ce grand Saint, c'était un homme qui s'appelait Athanase, et Sainte-Thérèse dans le sien était une Religieuse comme les autres⁵. Elie était un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous, dit l'Apôtre S. Jacques⁶, pour désabuser les Chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des Saints, comme disproportionné à notre état : c'étaient des Saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous.

1. « *Quoi qu'on puisse dire pour excuser, etc.* » ; F. : « *On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie, mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens, etc.* »

2. « *Ce qui nous trompe en comparant, etc.* » ; F. : « *Ce qui nous gêne pour comparer, etc.* »

3. « *... comme couronnés de gloire...* » ; F. ajoute : « *et comme des Dieux.* »

4. « *... cela paraît véritablement ainsi* », véritablement ajouté par P. R.

5. « *... et sainte Thérèse dans le sien était une religieuse.* » ; F. : « *... et sainte Thérèse une fille, etc.* »

6. « *... dit l'apôtre Saint-Jacques* », V, 17. *Passions*, dans cette citation, veut dire *souffrances*.

¶ A ceux qui¹ ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer pour leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable, et en donner respect; après, la rendre aimable et faire souhaiter qu'elle fût vraie², et puis montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité³ et sa sainteté par sa grandeur et par son élévation; et enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

¶ Un mot de David ou de Moïse, comme celui-ci que Dieu⁴ circonscira les cœurs, fait juger de leur esprit. Que tous leurs autres discours soient équivoques, et qu'il soit incertain⁵ s'ils sont de Philosophes ou de Chrétiens, un mot de cette nature détermine tout le reste⁶. Jusque-là l'ambiguïté dure, mais non pas après.

¶ De se tromper en croyant vraie la Religion Chrétienne, il n'y a pas grand chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse⁷!

1. « A ceux qui... il faut commencer par leur montrer, etc. » ; F. : « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer, etc. »

2. « ... faire souhaiter qu'elle fût vraie, et puis montrer par les preuves incontestables qu'elle, etc. » ; F. : « ... faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle, etc. »

3. « Faire voir son antiquité, etc. », addition de P. R. ; F. termine ainsi : « Vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme, aimable, etc. » (le reste comme dans P. R.).

4. « ... comme celui-ci, que Dieu, etc. » F. : « ... comme que Dieu, etc. » Deut., XXX, 6.

5. « ... et qu'il soit incertain s'ils sont de philosophes ou de chrétiens, etc. » ; F. : « ... et douteux d'être philosophes ou chrétiens, etc. »

6. « Un mot de cette nature détermine tout le reste » ; F. : « ... tous les autres ». Le même texte ajoute : « comme un mot d'Epictète détermine tout le reste au contraire. »

7. Ce passage est clair. Le voici maintenant tel que le donne F. : « J'aurais bien plus peur de me tromper et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie. »

¶ Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; et au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie Religieuse, rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu et sans y prendre de part et de goût.

¶ L'ancien Testament contenait les figures de la joie future et le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie, les moyens sont de pénitence. Et néanmoins l'agneau Pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toujours¹ qu'on ne pouvait trouver la joie que par l'amertume.

¶ Le mot de Galilée prononcé comme par hasard par la foule des Juifs, en accusant JÉSUS-CHRIST devant Pilate², donna sujet à Pilate d'envoyer JÉSUS-CHRIST à Hérode; en quoi fut accompli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard, en apparence, fut la cause de l'accomplissement du mystère.

¶ Un homme me disait un jour qu'il avait grande joie et confiance en sortant de confession. Un autre me disait qu'il était en crainte³. Je pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre.

¶ Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage,

1. « ... pour marquer toujours, etc. » Cette explication a été ajoutée par P. R. Le *cum amaritudinibus* est la traduction de l'hébreu (*Exod. XII, 8*); la Vulgate porte « *cum lactucis agrestibus* » (V. l'édition H.).

2. « ... en accusant J.-C. devant Pilate ». *Luc.*, XXIII, 5.

3. « ... qu'il était en crainte. »; F. : « restait en crainte ». A la fin de cet al. F. ajoute : « cela arrive souvent de même en d'autres choses. »

lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

¶ Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert en lui deux qualités pour les guérir, sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil¹, et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : *La miséricorde de Dieu invite à la pénitence*², et cet autre des Ninivites : *Faisons pénitence pour voir s'il n'aurait point pitié de nous*³. Ainsi tant s'en faut que la miséricorde de Dieu autorise le relâchement, qu'il n'y a rien⁴ au contraire qui le combatte davantage ; et qu'au lieu de dire : s'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toute sorte d'efforts⁵ pour accomplir ses préceptes, il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

¶ L'histoire de l'Église doit proprement être appelée l'histoire de la vérité.

¶ Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*⁶. Malheureuse la

1. « Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil... » ; F. ajoute : « quelques saintes que soient les œuvres, et non intres in iudicium. »

2. « La miséricorde de Dieu invite à la pénitence », *Rom.* II, 4.

3. « ... pour voir s'il n'aurait point pitié de nous. » ; F. : « ... si, par aventure, il aura pitié de nous. » *Jon.* III, 9.

4. « ... qu'il n'y a rien au contraire qui le combatte davantage et qu'au lieu de dire, etc. » F. : « ... que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement, de sorte qu'au lieu de dire, etc. »

5. « ... toute sorte d'efforts pour accomplir ses préceptes » ; F. : « ... toutes sortes d'efforts pour la vertu. »

6. « ... libido dominandi. » *I. Joan.*, II, 16.

terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent. Heureux ceux qui étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobilement affermis; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, dont ils ne se relèvent jamais avant la lumière, mais après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit relever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Jérusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil¹, et qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choses périssables², mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Jérusalem céleste, après laquelle ils soupirent sans cesse dans la longueur de leur exil³.

¶ Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. On parle ainsi quand on ne le voit pas. Les raisons qui, étant vues de loin, semblent borner notre vue, ne la bornent plus quand on y est arrivé⁴. On commence à voir au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelque exception, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner prétexte⁵ d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : cela n'est pas toujours vrai, donc il y a des cas où cela

1. « ... où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil. » ; F. : « ... où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre. »

2. « ... toutes les choses périssables. » ; F. ajoute : « que les torrents entraînent. »

3. « ... après laquelle ils soupirent sans cesse. » ; F. : dont ils se souviennent sans cesse. »

4. « ... ne la bornent plus, etc. », addition de P. R. Le texte primitif de cette phrase se terminait par des points après « semblent borner notre vue. »

5. « ... pour nous donner prétexte... » ; F. : « ... pour nous donner sujet... »

n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est, et il faut être bien maladroit¹ si on n'y trouve quelque jour.

¶ La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que JÉSUS-CHRIST, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que pour mettre la figure de la charité et pour en ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible.

¶ Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. On le sent en mille choses². C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi parfaite³, Dieu sensible au cœur⁴.

¶ La science des choses extérieures ne nous⁵ consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures⁶.

1. « ... et il faut être bien maladroit si, etc. » ; F. : « ... et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si, etc. »

2. « On le sent en mille choses » ; F. : « On le sait, etc. »

3. « Voilà ce que c'est que la foi parfaite... » Ce dernier mot a été ajouté par P. R., et au dernier moment, car il nous est donné par l'*errata* de l'édition de 1670. »

4. « Dieu sensible au cœur. » ; F. ajoute : « non à la raison ». P. R. a eu un vif sentiment de l'éloquence en supprimant ces derniers mots. C'est par une inspiration semblable qu'il a également allégé le texte primitif d'une longue phrase incidente. Ce trait : « Dieu sensible au cœur » a été cité par M^{me} de Sévigné, qui renvoie à « M. Pascal », et c'est donc à tort que M. l'abbé Maynard (*Pascal, sa vie*, etc., t. II, p. 52) avance que M^{me} de Sévigné n'a jamais cité les *Pensées*. H. fait remarquer que jusqu'à l'édition Hachette des *Lettres*, cette citation avait été étrangement défigurée. On faisait dire à M^{me} de Sévigné : « Vous en avez fait un sacrifice bien sensible au cœur », au lieu de : « Vous en avez fait un sacrifice. Dieu, etc. »

5. Dans ce passage, P. R. a substitué le *nous* au *me* du texte primitif. « ... au temps de l'affliction, etc. » ; F. : « au temps d'affliction, etc. »

6. « ... l'ignorance des choses extérieures... » F. : « ... des sciences extérieures... »

¶ L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; et à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure qu'il importe de bien régler, *corrumpunt bonos mores colloquia prava*¹. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut et ne s'entretenir² que de Dieu; et ainsi, on se le persuade à soi-même.

¶ Quelle différence entre un soldat et un Chartreux quant à l'obéissance? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître et ne le devient jamais, car les capitaines et les princes mêmes sont toujours esclaves et dépendants. Mais il espère toujours l'indépendance et travaille toujours à y venir, au lieu que le Chartreux fait vœu de n'être jamais indépendant. Ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours et que l'autre n'a pas³.

¶ La propre volonté ne se satisferait jamais⁴ quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite. Mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Avec elle on ne peut être que mal content; sans elle on ne peut être que content.

¶ Il est injuste qu'on s'attache à nous⁵, quoiqu'on le fasse

1. « *corrumpunt bonos mores colloquia prava* » (mala d'après la Vulgate) I. Cor. XV, 33.

2. « ... et ne s'entretenir que de Dieu... » ; F. ajoute : « qu'on sait être la vérité. »

3. « ... et que l'autre n'a pas » ; F. : « ... et l'autre jamais. »

4. « La propre volonté ne se satisferait jamais... » ; F. : « La volonté propre ne se satisfera jamais... » A la suite : « quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite » ; F. : quand elle aurait *pouvoir de tout ce qu'elle veut*. La dernière phrase de cet al. dans l'éd. F. est celle-ci : « Sans elle, on ne peut être malcontent, par elle on ne peut être content. »

5. Dans ce passage, P. R. a encore substitué le *nous* au *je* : « Nous tromperons, etc. » ; F. : « Je tromperais, etc. »

avec plaisir et volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le désir, car nous ne sommes la fin de personne et nous n'avons pas de quoi les satisfaire : ne sommes-nous pas prêts à mourir¹? Et ainsi l'objet de leur attachement mourrait. Comme nous serions capables de faire croire une fausseté, quoique nous la persuadassions doucement et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on nous fît plaisir, de même nous sommes coupables si nous nous faisons aimer et si nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui nous en revint. De même nous les devons avertir qu'ils ne doivent pas s'attacher à nous : car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu², ou à le chercher.

¶ C'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités et dans les cérémonies; mais c'est être superbe de ne vouloir pas s'y soumettre.

¶ Toutes les Religions et toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes et à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous être transmises³. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les Prophètes faisaient⁴

1. « Ne sommes-nous pas prêts à mourir? » Le P. André (1783) suppose que Pascal a voulu dire « près de mourir. »

2. « ... il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu. » ; F. : « ... leur vie et leurs soins à plaire, etc. »

3. « ... pour nous être transmises » ; F. : « pour être transmises aux fidèles. »

4. « ... comme les prophètes faisaient, etc. » ; F. : « ... disaient... »
L'endroit cité est de Jérémie, VI, 16.

autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Église, informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ses sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas; nous voulons suivre les pensées¹ de notre cœur et être comme les autres peuples.*

¶ Il y a trois moyens de croire, la raison, la coutume et l'inspiration. La Religion Chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume : au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison² et s'y confirmer par la coutume ; mais elle veut qu'on³ s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *ne evacuetur crux Christi.*

¶ Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par un faux principe de conscience⁴.

¶ Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les Rois, ont été esclaves du péché ; et les Chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres.

¶ Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout puissant et éternel ?

¶ Je crois volontiers⁵ les histoires dont les témoins se font égorger.

1. « ... nous voulons suivre les pensées de notre cœur, et être comme, etc. » ; F. : « ... mais nous suivrons les pensées de notre cœur, et ils ont dit : nous serons comme, etc. » I. Rois, VIII, 20.

2. « ... il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

3. « ... mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation, etc. » ; F. : « ... mais s'offrir par, etc. »

4. « ... par un faux principe de conscience. » ; F. : « ... par conscience. »

5. « Je crois volontiers, etc. » ; F. « Je ne crois que, etc. »

¶ La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte porte¹ à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi et qu'on espère au Dieu que l'on croit ; la mauvaise porte au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a pas de foi. Les uns craignent de le perdre, et les autres de le trouver.

¶ Salomon et Job ont le mieux connu la misère de l'homme² et en ont le mieux parlé ; l'un le plus heureux des hommes³, et l'autre le plus malheureux ; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

¶ Dieu n'entend pas⁴ que nous soumettions notre croyance à lui sans raison et nous assujettir avec tyrannie ; mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement⁵ des marques divines en lui qui nous convainquent de ce qu'il est, et, s'attirer autorité par des merveilles et des preuves que nous ne puissions refuser, et qu'ensuite nous croyions sans hésiter⁶ les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser sinon que nous ne pouvons par nous-même connaître si elles sont ou non.

1. « La bonne crainte *porte* à l'espérance... la mauvaise *porte* au désespoir. » ; F. : « La bonne crainte *jointe* à l'espérance... la mauvaise *jointe* au, etc. »

2. « ... ont le mieux connu la misère de l'homme et *en* ont le mieux parlé... » ; F. : « ... ont le mieux connu et le mieux parlé *de* la misère de l'homme. »

3. « ... l'un le plus heureux *des hommes*... » ; *des hommes* ajouté par P. R.

4. Dans le texte primitif, c'est Dieu lui-même qui parle : « Je n'entends pas que vous soumettiez, etc. »

5. « ... il entend nous faire voir clairement, etc. » ; F. ajoute : « *par des preuves convaincantes.* »

6. « ... nous croyions *sans hésiter*... » ; F. : « *sûrement* ».

¶ Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé ; et d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux. Les derniers sont fous et malheureux. Ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

¶ La raison agit avec lenteur et avec tant de vues et de principes différents qu'elle doit avoir toujours présents¹ qu'à toute heure elle s'assoupit ou elle s'égare, faute de les voir tous à la fois². Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant et toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité³ par la raison, de tâcher de la sentir et de mettre notre foi dans le sentiment du cœur ; autrement elle sera toujours incertaine et chancelante.

¶ Il est de l'essence de Dieu que sa justice soit infinie aussi bien que sa miséricorde⁴. Cependant sa justice et sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.

1. « ... et de principes différents qu'elle doit avoir toujours présents. » ; F. : « ... sur tant de principes lesquels il faut qu'ils [qui] soient toujours présents. »

2. « ... ou elle s'égare faute de les voir tous à la fois » ; F. : « ... et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. » A la suite : « Il n'en est pas ainsi du sentiment. » ; F. : « Le sentiment n'agit pas ainsi. »

3. « Il faut donc avoir connu la vérité, etc. » (jusqu'à la fin du chapitre) ; l'éd. F. donne seulement ceci : « Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment, autrement elle sera toujours vacillante. »

4. Voici le texte primitif de cette pensée tel que le donne F. : « Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. Or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus. »

XXIX

Pensées Morales.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus. Ceux-là troublent le monde et jugent plus mal de tout que les autres¹. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire² le train du monde. Les autres le méprisent et en sont méprisés.

¶ Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée³. Certains zélés qui n'ont pas

1. « ... et jugent *plus* mal de tout *que les autres* » ; les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

2. « Le peuple et les habiles composent *pour l'ordinaire* » ; ces deux derniers mots ajoutés par P. R.

3. « ... par *une* pensée *plus relevée* » ; F. : « ... par la pensée de *derrière*. » A la suite : « *Certains zélés qui n'ont pas grande connaissance...* » ; F. : « *Les dévots qui ont plus de zèle que de science....* » H. se plaint, dans ses remarques sur ce paragraphe (t. I, p. 66), que P. R. ait mis : « *certain zélé dévot* » pour ne pas exposer le mot de *dévots* au mépris des gens du monde, à l'exemple de La Bruyère qui ne manque jamais de spécifier en marge qu'il s'agit de *faux dévots*. P. R. est encore plus coupable, si culpabilité il y a, puisqu'il a même éliminé le mot *dévots*.

grande connaissance les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

¶ L'âme aime la main¹; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

*Qui adhæret Domino unus spiritus est*². On s'aime parce qu'on est membre de JÉSUS-CHRIST. On aime JÉSUS-CHRIST parce qu'il est le chef du corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre. Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là ils sont dans le désordre et dans le malheur. Mais en ne voulant que le bien du corps ils font leur propre bien.

¶ La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines³. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

¶ D'où vient qu'un boiteux⁴ ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui hoitons. Sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

1. « *L'âme aime la main, etc.* » De même dans F., l'édition H. donne : « *Le corps aime, etc.* »

2. I. Cor., VI, 17.

3. « ... nos actions *purement humaines* » ; ces deux derniers mots ajoutés par P. R.

4. « *C'est à cause qu'un boiteux, etc.* » ; *c'est* ajouté par P. R.

Épictète demande¹ aussi pourquoi nous ne nous fâchons pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête et que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

¶ Le peuple a les opinions très saines : par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie : les demi-savants s'en moquent et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison ; d'avoir aussi distingué les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien² : le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable.

¶ C'est un grand avantage que la qualité qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté,

1. « Épictète demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons point, etc. » ; F. : « ... demande bien plus fortement : pourquoi ne nous fâchons-nous pas ? etc. »

2. « ... comme par la naissance... » ; F. : « la noblesse... » Dans le texte primitif, les exemples de la justesse des opinions populaires sont distingués par 1^o et 2^o. Cousin a reproché à P. R. d'avoir supprimé le 3^o : « De s'offenser pour avoir reçu un soufflet ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable à cause des autres biens essentiels qui y sont joints, et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités. »

comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. Ce sont trente ans gagnés sans peine¹.

¶² Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne les pas estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrais leur répondre : montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes là, et nous vous estimerons de même.

¶ Les choses qui nous tiennent le plus au cœur³ ne sont rien le plus souvent, comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

¶ Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'empotent comme des branches.

¶ Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière et étale la raison en tout son lustre. Quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par le retour.

¶ Ce n'est pas être heureux⁴ que de pouvoir être réjoui

1. « Ce sont trente ans gagnés sans peine » ; F. ; « C'est trente ans, etc. »

2. Ce passage est un de ceux qui ont été le plus modifiés par P. R., dans le détail. ; Voici le texte F. : « N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela : Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même. »

3. « Les choses qui nous tiennent le plus au cœur, etc. » ; F. donne ce passage ainsi : « Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher son peu de bien, ce n'est souvent presque rien. C'est un néant, etc. » (la fin comme dans P. R.).

4. « Ce n'est pas être heureux, etc. » ; F. : « Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les Saints et Dieu. Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ? Non, car il vient, etc. » (le reste comme dans P. R.).

par le divertissement, car il vient d'ailleurs et de dehors ; et ainsi il est dépendant et, par conséquent¹, sujet à être troublé par mille accidents qui font les afflictions inévitables.

¶ Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : il ne faut que les appliquer². Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font ; mais pour la Religion, peu³.

¶ On ne passe point dans le monde⁴ pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens⁵ ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et celui de brodeur. Ils ne sont point appelés⁶ ni poètes, ni géomètres, mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parlait quand ils sont entrés⁷. On ne s'aperçoit point en eux d'un qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage : mais alors on s'en souvient ; car il est également de ce caractère, qu'on ne dise point d'eux qu'ils

1. « ... et *par conséquent* sujet, etc. » ; F. : « ... et *partant* sujet, etc. »

2. « ... *il ne faut que* les appliquer » ; F. : « ... *on ne manque qu'à* les, etc. »

3. « ... mais pour la Religion, *peu*. » ; F. : « *point*. »

4. « On ne passe point dans le monde, etc. » ; le texte primitif était par trop elliptique ; « On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, *de mathématicien*, etc. »

5. « ... *mais les vrais honnêtes gens* ... » ; F. : « ... les gens *universels*... »

6. « *Ils ne sont point appelés* ni, etc. » ; F. : « *Les gens universels ne sont appelés* ni poètes, ni géomètres, mais *ils sont tout cela* et jugent, etc. »

7. « *Ils parleront des choses dont l'on parlait*, etc. » ; F. ; « ... *de ce qu'on parlait*, etc. »

parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers¹. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir². C'est un bon mathématicien, dira-t-on ; mais je n'ai que faire de mathématique³. C'est un homme qui entend bien la guerre⁴ ; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins⁵.

¶ Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourrait faire si on était malade⁶ ; et quand on l'est, on prend médecine gaiement ; le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs des divertissements et des promenades que la santé donnait, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, et

1. « ... et c'est une mauvaise marque quand *on n'a* recours à lui *que* lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers ». F. : « Et c'est une mauvaise marque quand *on n'a pas* recours à lui quand il s'agit de juger de quelques vers. » P. R. a-t-il bien rendu l'intention de Pascal, dont la conclusion paraît, comme on vient de le voir, toute différente dans le texte original ? Celle de P. R. a pour elle d'être amenée par ce qui précède, et nous croyons qu'on doit s'y tenir.

2. « Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir » ; F. ajoute : « tous. »

3. « ... mais je n'ai que faire de mathématique... » F. : « Il me prendrait pour une proposition ».

4. « C'est un homme qui entend bien la guerre, mais je ne la veux faire à personne. » F. : « C'est un bon guerrier. Il me prendrait pour une place assiégée. »

5. « ... qui puisse s'accommoder à tous nos besoins » ; F. : « à tous mes besoins généralement. »

6. « Quand on se porte bien on ne comprend pas comment, etc. » F. : « ... on admire comment, etc. »

non pas la nature, qui nous troublent, parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

¶ Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Aussi ceux de Pyrrhonisme et de doute sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent¹ de l'humilité humblement; peu de la chasteté chastement; peu du doute en doutant². Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.

¶ Diseurs de bons mots, mauvais caractère.

Le mot de MOI dont l'auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour-propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis.

¶ Le *moi* est haïssable. Ainsi ceux qui ne l'ôtent pas³, et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous, car, en agissant comme nous faisons obligeamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssait dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais, si je le hais parce qu'il est injuste et qu'il se fait centre de tout⁴, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités :

1. « Peu de gens parlent, etc. » ; F. : « Peu parlent, etc. »

2. « ... peu du doute, etc. » ; F. : peu du *Pyrrhonisme*, etc. »

3. « ... ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, etc. » Voici le texte primitif correspondant : « Vous MRON, le couvrez, vous ne l'ôtez pas *pour cela*, vous êtes donc toujours haïssable. » Voir sur ce *Miton* la préface de H. et la note 3 de la page 76 du 1^{er} vol. de son édition, où il le présente comme un homme à la mode dans la société aristocratique et lettrée contemporaine de Pascal. On lit dans les *Ménagiana* (t. I, p. 481, de l'édition de 1729) : « M. de Segrais disait que de notre temps trois personnes, quoique d'une naissance médiocre, n'avaient pas laissé de mériter l'amitié et l'estime des princes et des grands. Ces trois personnes étaient : M. de Voiture, M. Miton et M. de Gourville. »

4. « ... centre de tout... » ; F. : « ... du tout. »

il est injuste en soi en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres en ce qu'il les veut asservir, car chaque *moi* est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice¹ : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

¶ Je n'admire point un homme² qui possède une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en même temps, dans un pareil degré, la vertu opposée : tel qu'était Épaminondas, qui avait l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité ; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne³. Mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue

¶ Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser⁴.

¶ J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des scien-

1. « ... à ceux qui *en* haïssent l'injustice... » ; *en* ajouté par P. R.

2. « Je n'admire point *un homme*, etc. » ; F. : « Je n'admire point l'*excès* d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'*excès* de la vertu opposée, *comme en* Epaminondas, etc. » ; (la suite comme dans P. R.).

3. « ... comme le tison de feu *que l'on tourne*... » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

4. « ... il ne faudrait pas nous divertir d'y penser... » ; F. ajoute : « *pour nous rendre heureux*. » Pascal avait fait précéder cette *pensée* d'une citation de l'*Écclésiastique* (XXIV, 41) : « *in omnibus requiem quæsi...* »

ces abstraites : mais le peu de gens ¹ avec qui on en peut communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant ; et je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins ² bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.

¶ Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence ; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

¶ Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité ³. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompait pas et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas de honte de ne pas tout voir ⁴, mais on ne veut pas s'être trompé : et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage ⁵, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

1. « ... mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer... » ; F. : « ... et le peu de communication qu'on en peut avoir... »

2. « ... mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre... » ; F. : « ... et que c'est celle qui lui est propre... » Ainsi que le remarque H., P. R. a altéré le sens par la substitution de *puisque* à *et*.

3. « ... et lui avouer cette vérité... » ; F. ajoute : « mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. »

4. « On n'a pas de honte de ne pas tout voir. » ; F. : « On ne se fâche pas de, etc. »

5. « ... et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper, etc. » ; F. : « ... et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper, etc. »